



**HAL**  
open science

**Tsuen Hai Pong, Ma vie. Fort Bayard, Hải Phòng,  
Cholon, Vientiane préface de Jacques Lemoine,  
Bangkok, Oi Publishing, 2018, 307 p., index, figures**  
Bernard Formoso

► **To cite this version:**

Bernard Formoso. Tsuen Hai Pong, Ma vie. Fort Bayard, Hải Phòng, Cholon, Vientiane préface de Jacques Lemoine, Bangkok, Oi Publishing, 2018, 307 p., index, figures. Moussons : recherches en sciences humaines sur l'Asie du Sud-Est, 2018, pp.234-237. 10.4000/moussons.4717 . hal-03320359

**HAL Id: hal-03320359**

**<https://hal-univ-montpellier3-paul-valery.archives-ouvertes.fr/>**

**hal-03320359**

Submitted on 15 Aug 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

vincial dans ses activités de recherche et, finalement, cela explique en partie le relativement faible rayonnement de ses travaux.

Enfin, à tout seigneur tout honneur si j'ose dire, la reproduction du texte de la soutenance de la thèse d'État de Charles Fourniau (janvier 1984) est un des textes les plus intéressants du recueil. Après être tombé instantanément amoureux du Vietnam au cours de son voyage de 1960, il avait déposé son sujet en 1963, alors qu'il avait déjà 37 ans, et commencé ses dépouillements par le fonds RST (résidence supérieure du Tonkin), ce qui l'amenait presque automatiquement à pratiquer de la microhistoire. Il était donc logique qu'au contraire des chercheurs de sa génération qui travaillaient le plus souvent sur des sources ministérielles ou d'après les discours des propagandistes coloniaux des années 1880, il ait abandonné assez vite l'hypothèse selon laquelle l'impérialisme expliquerait la conquête du Tonkin. Communiste lui-même à l'époque, Jacques Marseille, élève de Jean Bouvier, abandonnait à peu près au même moment la théorie selon laquelle les lobbies capitalistes auraient fait obstacle à une décolonisation pacifique. Dans les deux cas, les sources contredisaient l'hypothèse initiale. De la même manière, et parce qu'il était un historien rigoureux, Charles Fourniau pourfendait à l'avance dans son discours de 1984, à la fois, cette forme d'Histoire qui devenait dominante, celle de l'Histoire faite d'après les représentations, et, d'autre part, les contresens de l'analyse du soi-disant anticolonialisme du temps : les adversaires de « Ferry le Tonkinois » n'étaient pas des anticolonialistes, ils étaient des adversaires du « césarisme » dont les dangers étaient bien présents dans leurs mémoires moins de vingt ans après Sedan. Historien rigoureux, Charles Fourniau ne manquait pas d'humilité (« au terme de cette longue recherche, le bilan que j'apporte me semble quelque peu décevant », 374) ni surtout d'humour, comme le montre la dernière phrase de son discours, sur les Lettrés vietnamiens : « ils

poursuivaient souvent leurs études jusqu'à un âge avancé et se présentaient, cheus, devant le jury de la Cour présidé par l'Empereur lui-même, ayant déjà renoncé à [dans ?] leur cœur, à toute ambition de carrière. Ils n'ont pas été sans m'influencer » (374).

### Note

1. Le Failler (2014) et Klein (2015).

### Références

- DEVILLERS, Philippe, 1998, *Français et annamites : partenaires ou ennemis? 1856-1902*, Paris : Denoël.
- FOURNIAU, Charles, 2002, *Vietnam. Domination coloniale et résistance nationale, (1898-1914)*, Paris : Les Indes savantes.
- KLEIN, Jean-François, 2015, *Pennequin, une « éthique coloniale française » ? Penser la pacification, dépasser la colonisation (1849-1916)*, mémoire inédit d'habilitation à diriger les recherches (HDR) d'histoire contemporaine, tapuscrit, sous la dir. d'Olivier Forcade, université Paris-Sorbonne, à paraître aux Presses universitaires de Rennes.
- LE FAILLER, Philippe, 2014, *La rivière Noire. L'intégration d'une marche frontière au Vietnam*, Paris : Éditions du CNRS.
- VERNEY, Sébastien, 2012, *L'Indochine sous Vichy. Entre Révolution nationale, collaboration et identités nationales 1940-1945*, Paris : Riveneuve éditions.

\* Historien, membre associé d'Aix Marseille Univ, CNRS, IrAsia, Marseille, France.

**Tsuen Hai Pong, *Ma vie. Fort Bayard, Hài Phong, Cholon, Vientiane*, préface de J. Lemoine, Bangkok, Oi Publishing, 2018, index, figures, 307 p.**

*Par Bernard Formoso \**

Le récit autobiographique du Cantonnais Tsuen Hai Pong que publie Jacques Lemoine, grâce à la numérisation du manuscrit accomplie par les fils de l'auteur trois décennies après son décès, est d'une grande valeur ethnographique et historique. Ethnographique tout d'abord, car Tsuen Hai Pong est né dans l'un des plus importants

villages ruraux du sud de la province de Guangdong et qu'il décrit admirablement, à travers son propre vécu individuel et familial, la prégnance des liens lignagers, de la pensée cosmologique et des interactions avec les entités surnaturelles chez les paysans cantonnais de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Historique ensuite, car l'auteur est né en 1912, année de l'instauration de la République de Chine et qu'il offre un témoignage de première main sur cette période de fortes turbulences, peu documentée concernant le vécu des paysans, qui va des débuts de la République jusqu'à l'avènement du régime maoïste. D'autre part, le village de Dong Qiao dans lequel Tsuen Hai Pong a grandi présente un intérêt particulier du point de vue historique. Cette grosse communauté monolignagère (2 000 foyers) fut en effet fondée au xiii<sup>e</sup> siècle par un ministre de la cour impériale qui avait fui après le renversement des Song du Sud par les Ming et qui avait construit sur le site un palais pour y accueillir l'éphémère empereur Duan Zong (1276-1278). Enfin, la localité est située à la base de la péninsule de Léizhou, au sud de Guangzhou. Ce qui lui valut de graviter, entre 1898 et 1945, dans l'orbite immédiate de la concession française de Guǎngzhou wān, dont l'établissement principal était Fort Bayard. Cette présence française va d'ailleurs infléchir directement la destinée du jeune Tsuen Hai Pong. Son père, un notable fortuné qui avait été commandant général (*tongzi*) du district de Quanzhou dans les dernières années de la dynastie des Qing et s'était ensuite lancé dans le négoce du sel, lui fit en effet faire des études en français au lycée Albert Sarraut de Fort Bayard. Les compétences linguistiques ainsi acquises permirent à Tsuen Hai Pong d'occuper par la suite plusieurs postes d'interprète auprès de services hautement stratégiques de l'administration française (justice, police et services secrets). D'abord à Fort Bayard, puis au Vietnam. Ayant accompagné les Français dans les replis successifs qui émaillèrent les derniers temps de

leur aventure coloniale en Asie, son récit apporte le point de vue précieux de l'auxiliaire autochtone dont la carrière et la vie furent ballottées par les conflits et les errements ayant marqué cette aventure.

Au regard des standards qui régissent le genre littéraire du récit de vie, le livre présente un compromis entre l'autobiographie au sens strict et la biographie accompagnée par l'ethnologue à l'origine du projet. En effet, Jacques Lemoine rencontra Tsuen Hai Pong à Vientiane au début des années 1970, alors qu'il était en quête d'un assistant pour le soulager d'importants travaux de traduction du chinois au français. Au fil de leur collaboration, il perçut le potentiel scientifique de sa saga personnelle. Après que l'un et l'autre ont quitté le Laos en 1978 pour s'établir en France, il incita Tsuen Hai Pong à écrire son histoire personnelle et l'aida à mettre en forme les deux premiers chapitres de l'ouvrage, les six autres ayant été écrits sans retouches par l'auteur. Cette écriture à double régime fait que les deux premiers chapitres présentent une plus forte densité que les suivants en termes d'informations ethnologiques et historiques.

Dans le premier chapitre, Tsuen Hai Phong livre d'intéressantes informations sur le déroulement et le sens des fêtes calendaires, sur la configuration géomantique de l'espace de Dong Qiao et sur l'influence que cette configuration était pensée exercer sur la destinée de ses habitants. Dans un passage très évocateur, il met aussi en évidence le pouvoir de vie et de mort sur leur descendance qui est prêté aux ancêtres. Il suffira que son père et son oncle, pensant bien faire, répandent de la chaux au pied de la tombe de leur aïeul afin de tuer durablement les mauvaises herbes, pour que le site « meure », que l'âme du défunt en prenne ombrage et qu'elle provoque la mort prématurée d'une partie des membres de la lignée. Les ancêtres sont également le sujet central du second chapitre, qui porte plus précisément sur les circonstances de la fondation du village par le ministre de la dynastie

Song déchue, sur l'enchaînement des générations descendantes, sur les processus de segmentation lignagère et sur leurs implications en termes de droits fonciers et de prérogatives culturelles.

Les chapitres suivants, rédigés en propre par Tsuen Hai Pong, resserrent logiquement la perspective sur le réseau de relations interpersonnelles particulièrement étendu ayant marqué sa trajectoire personnelle. Ce cercle, malgré la mobilité et les changements de lieux successifs, resta, durant toute la vie de l'auteur, structuré autour des solidarités lignagères, des liens de filiation et des amitiés nouées à Fort Bayard. C'est ainsi qu'après avoir clos son cycle d'études françaises en 1929, il travailla pendant deux ans au service d'un oncle qui tenait un magasin de matériaux de construction, tout en préparant une licence de philosophie à Guangzhou qu'il obtint en 1931. Sur le plan affectif ces années furent marquées par une relation amoureuse avec une ancienne camarade de classe, dont le décès prématuré l'affecta durablement. Peu après l'obtention de sa licence, Tsuen Hai Ping fut recruté par les autorités françaises de Fort Bayard pour traduire dans un premier temps les requêtes en chinois auprès du tribunal, puis pour travailler, de 1932 à 1945, comme secrétaire-interprète au sein du commissariat de la ville. Ces quinze années passées au sein des forces de l'ordre occupent une place privilégiée dans la trame mémorielle du narrateur, puisqu'il consacre de longs développements, répartis sur près de cent pages, à l'évocation des faits divers ayant émaillé sa carrière de policier. Il faut dire qu'il fut alors directement confronté à la corruption, à l'activité des sociétés secrètes, aux exactions du Guomindang, aux brigandages en tout genre, à la maltraitance des femmes et des enfants; autant de maux auxquels s'ajoutèrent à partir de 1937 l'extension au niveau local du conflit sino-japonais et ses désastres collatéraux. L'intérêt du récit de l'auteur tient alors moins aux faits eux-mêmes qu'aux modali-

tés de leur énonciation. Celles-ci dénotent en effet des schèmes interprétatifs et une structure des affects qui mobilisent des signes prédictifs, des règles sociales, des normes expressives, des valeurs morales, un imaginaire et un sens de l'étiquette constitutifs de la pensée populaire chinoise de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. Ce sont ces dispositions culturelles qui conduisent par exemple Tsuen Hai Pong à interpréter la mort soudaine d'un jeune collègue comme étant la vengeance des fantômes de trois prostituées qui s'étaient suicidées à la suite de mauvais traitements infligés par une mère-maquereille dont il paraissait être le complice. Des fantômes dont le narrateur et son collègue avaient perçu la présence dans le bordel désormais fermé où les trois prostituées vendaient jadis leurs charmes.

Ayant perdu son emploi en 1945, suite au départ des Français et à la reprise en main de l'administration de Fort Bayard par le Guomindang, Tsuen Hai Pong quitta alors la Chine soumise au chaos de l'après-guerre pour trouver refuge au Vietnam dont il pratiquait la langue. Il avait 34 ans. Il ouvrit une maison de commerce à Hâi Phong grâce aux subsides envoyés par sa famille, tout en restant en relation avec d'anciens fonctionnaires de la concession française qui s'étaient repliés au Vietnam. En 1948, il fut approché par des agents des renseignements français qui entendaient exploiter ses compétences linguistiques et sa connaissance des réseaux d'influence chinois au Vietnam. Le décès de son père l'amena à retourner brièvement en Chine pour assister en direct à la débâcle des forces nationalistes face à l'avancée des communistes. Puis en 1954, il dut quitter le nord du Vietnam pour se replier à Tourane. Sentant le vent de la déroute française, il quitta en 1955 les services secrets et rejoignit à Cholon sa femme, fille d'un riche commerçant hainanais, qu'il avait épousée en 1941 et dont il avait eu cinq enfants. Après s'être essayé sans succès au transport de marchandises entre le sud du Vietnam et

le Laos, il migra avec femme et enfants vers ce dernier pays en 1957 et y créa, avec l'appui du gouvernement taïwanais, le premier journal chinois du Laos, le *Lao Hua Daily News*. Cependant, en butte à la paranoïa des agents locaux du Guomindang, il dut cesser la publication de ce quotidien en 1959. Il fut alors employé pour le Service d'information britannique, tout en travaillant en parallèle pour différents journaux chinois locaux. Finalement, il quitta le pays à l'arrivée au pouvoir du Pathet Lao, traversa le Mékong, vécut un temps dans le camp de Nongkhai (Thaïlande) et s'installa avec sa famille en France, en 1978, nanti du statut de réfugié.

Les chapitres de l'ouvrage rédigés directement par Tsuen Hai Pong font référence à une profusion de personnes qui révèlent certes l'entregent considérable de l'auteur, mais dans le maquis desquelles le lecteur se perd un peu. Néanmoins, ce témoignage d'un intellectuel chinois, confronté de près à la plupart des troubles politiques de la Chine et de l'Indochine du xx<sup>e</sup> siècle intéressera tous ceux, historiens ou ethnologues, qui cherchent à s'extraire de la grille de lecture occidentale de ces événements pour accéder au ressenti des autochtones qui les subirent souvent au péril de leur vie.

\* Professeur au Département d'ethnologie, université Paul Valéry-Montpellier 3, LERSEM (EA 4584).

**Megha Amrith, *Caring for Strangers. Filipino Medical Workers in Asia*, Copenhague, NIAS Press, 2016, 226 p.**

*Par Laurence Husson \**

L'auteure de cet ouvrage, Megha Amrith, est une jeune anthropologue d'origine indienne qui a rejoint l'Institut universitaire des Nations unies sur la mondialisation, la culture et la mobilité (UNU-GCM) en 2014, à la suite de son doctorat obtenu à l'université de Cambridge en 2012. Ce livre issu de sa thèse porte sur la migration des travailleurs médicaux philippins en Asie du Sud-Est auprès desquels elle a mené des enquêtes

ethnographiques à Singapour et aux Philippines. Formée en anthropologie sociale, elle s'est tournée vers l'étude des migrations et a opté pour une approche interdisciplinaire mêlant de façon féconde l'anthropologie à la géographie humaine, la sociologie, la communication et les études urbaines.

De très nombreux travaux ont déjà été publiés sur la migration philippine et certains traitaient du personnel soignant migrant philippin, mais le mérite de celui-ci est d'aborder la question sur un axe Sud-Sud, intra-asiatique.

L'archipel philippin est devenu en trois décennies l'un des plus gros exportateurs de travailleurs médicaux au monde. Si vous avez été hospitalisé au Canada ou aux États-Unis, en Australie, au Moyen-Orient, voire au Royaume-Uni au cours des dernières années, il est probable qu'une infirmière philippine ait participé à votre traitement. Les Philippines constituent en effet aujourd'hui la plus grande diaspora mondiale de personnel soignant, et le pays compte plus de 400 écoles d'infirmières, formées pour travailler à l'étranger, et exportées dans le monde entier. La photo de couverture de l'ouvrage est saisissante montrant une cohorte parfaitement homogène, quasi calibrée et formatée, d'infirmières nouvellement intronisées qui prêtent serment à l'unisson de façon très formelle, tels des soldats d'une armée bien entraînée. Le développement du tourisme médical a modifié les exigences des consommateurs en matière de soins. Ces soins médicaux transnationaux expliquent ces flux internationaux de travailleurs médicaux.

Megha Amrith expose de façon vivante et avec une empathie certaine les récits personnels, les expériences et les aspirations des travailleurs médicaux philippins qui vivent et travaillent à Singapour, une cité-État riche et multiraciale qui est l'une des destinations permettant de mener une carrière lucrative à l'étranger mais où ils ne sont souvent qu'en « transit », utilisant Singapour qui est un pôle médical de pointe